COMMUNE DE VANDŒUVRES

Cahiers *de* Vandœuvres

Fêtes, images et musique



De gauche à droite: M^mes^ Quiblier, Roland,
Frieda Pradervand et Rosemarie Pfister

Texte de J.-C. Mayor

N° 3 - Automne 1994

Fêtes, images et musique

LE 1er AOÛT ET L'ORTHOGRAPHE DE VANDŒUVRES

DEUX fêtes semblent être gravées profondément dans la mémoire des Anciens: les Promotions et le 1er août. Curieusement, Noël ne vient qu'après, et du Nouvel-An, il n'en est presque pas question.

Montrons-nous bons patriotes et commençons par le 1er août. Pour Marcel Bianchi, aucun doute: «la» fête, c'est le 1er août sur la place du village. Mais attention, ce qu'on appelait la place, c'est aujourd'hui le carrefour.

On mettait beaucoup de lanternes, des sortes de lampions mais carrés au lieu d'être ronds. Tout le chalet-station du tram en était garni, et ce sont les gosses qui faisaient ce travail. Marcel Bianchi ajoute:

– C'est d'ailleurs en faisant ça que j'ai appris à orthographier Vandœuvres juste. Ce n'est pas un nom facile, pour un gamin. Chaque lanterne portait une des onze lettres qui forment Vandœuvres, et il fallait évidemment les mettre dans le bon ordre. Plus tard, à l'école, quand je devais écrire le nom de Vandœuvres, j'imaginais les lanternes devant moi, et ça allait tout seul! Dans les autres souvenirs de Marcel Bianchi au sujet du 1er août, il y a le petit canon que l'on posait au milieu de la place, et avec lequel on tirait, à blanc évidemment. Marcel Bianchi precise encore:

– Les premiers discours du 1er août que j'ai entendus, c'étaient ceux de notre maire Jacques Rutty. Un grand avocat, conseiller national.

Pour Emile Pradervand, les souvenirs les plus anciens sont aussi constitués par le discours sur la place, suivi du feu sur le pré Borel, le premier grand champ à gauche en allant sur Crête. Après le feu, on allait boire un verre à la Balance. Mais les choses ont rapidement évolué. Depuis un peu plus de vingt ans, une grande tente est montée, on y place des tables et des bancs, les pompiers préparent des saucisses et des grillades.

Le cortège aux lampions a heureusement été conservé, nous dit encore Milo, et ces dernières années on a dressé une tribune dans le parc communal pour le discours avant le feu.

René Stauffer, lui, nous explique pourquoi la fête du 1er août ne se fait plus au carrefour, près de la fontaine. On craignait un incendie. Les gosses – et des adultes aussi – lançaient des fusées. On en a retrouvé des tiges dans les dépôts de bois d'Erbeia.

René Stauffer, qui était capitaine des pompiers, s'est dit que ça pourrait bien amener un malheur. On a cherché un autre endroit. Et il faut dire en plus que la circulation avait fortement augmenté et commençait à créer de la mauvaise humeur au carrefour.

C'est alors qu'on a trouvé le pré Borel. Un peu plus loin du centre, il y a donc moins d'habitations autour, donc moins de danger de feu. Mais ce n'est plus tout à fait la même chose, l'ambiance a changé.

Les lampions, voilà le plus vif souvenir d'Edmée Lenoir, qui apprécie beaucoup les fêtes d'aujourd'hui au parc de la mairie. Et puis, il y avait aussi les brûlures aux vêtements, occasionnées par des pétards qui partaient mal. Edmée Lenoir ajoute:

– Mais on adorait quand même cette fête.

L'important du 1er août, c'est le cortège et le feu, nous dit Marguerite Lapierre. Il y a bien sûr le discours du maire, mais on ne l'entend pas toujours bien...

Autrefois, il n'y avait pas comme maintenant réception sur la place et tout ci et tout ça. Et c'était quand même très joli. Le principal, ça reste le cortège aux flambeaux avec tous les gamins, suivi du grand feu dans le champ entre Casthélaz et Borel.

LA MUSIQUE CHEZ LE DOCTEUR

POUR évoquer la musique à Vandœuvres, nous avons d'abord été sonner à la porte du « Champ-des-Bois », la belle maison où Christiane Montandon est née et a conservé d'innombrables souvenirs.

Situons d'abord sa famille : le Dr Adrien Montandon, son père, a épousé Renée Goetz, dont le père était pharmacien à la rue Saint-Victor. Le couple eut cinq filles : Arlette, Line, Gabrielle, Christiane et Jacqueline. Jacqueline, devenue Mme Guye, est la mère du violoncelliste François Guye.

Cela dit, parlons musique. Christiane Montandon explique :

– Je peux dire que la musique, chez nous, est un virus familial. Il remonte à la génération précédente. A mes grands-parents Goetz. Lui, le pharmacien, jouait de l'alto et faisait de la musique de chambre. Elle, ma grand-mère, était une personne adorable, qui peignait de ravissantes aquarelles, et jouait du Schumann jusqu'à minuit, sur son piano.

Christiane Montandon passe maintenant à la génération suivante : son père, médecin – il s'établit à Vandœuvres à peu près au moment du départ du Dr Frank Brocher – jouait du violon, et sa mère du piano. Lorsqu'ils se sont rencontrés et fiancés, ils ont joué ensemble la sonate pour violon et piano de Franck.

La maison de « Champ-des-Bois » a été construite par les grands-parents Goetz en 1909. Le jeune couple Montandon s'y installe avec une première fille née à Pressy. Il n'y avait alors ni radio ni télévision. Les Montandon organisent des soirées musicales et littéraires auxquels amis et voisins sont conviés : les Walter, les Lenoir, tous fervents de musique et de poésie.

On cultivait en particulier Wagner, à cette époque. Christiane Montandon a conservé les partitions de ce compositeur, annotées par sa mère. Il faut dire aussi que l'on n'aurait pas eu l'idée de se rendre à un opéra de Wagner, au Théâtre de Genève, sans l'avoir déchiffré et analysé au préalable. L'événement méritait une solide préparation.

En passant, relevons encore le rôle important joué par Jaques-Dalcroze, dans toute la famille. La mère de Christiane fut son élève avant même qu'il ait créé la rythmique qui l'a rendu célèbre. Puis Christiane elle-

même fut son élève avant d'enseigner à l'Institut Jaques-Dalcroze où, malgré sa retraite, elle donne encore aujourd'hui quelques cours.

Les cinq filles du Dr Montandon ont été, dès le berceau, élevées dans une atmosphère musicale. Le médecin et sa femme jouaient souvent en trio avec un ami bâlois et banquier. Les portes restaient ouvertes et de leur lit, les fillettes écoutaient avec ravissement Mozart ou Beethoven.

Puis ce fut un quatuor. A peu près à cette époque arriva la radio, la TSF comme on l'appelait alors. Le Dr Montandon s'exclama:

– Ce sera la mort de la musique en famille!

La première fois que Christiane Montandon entendit la radio, ce fut chez les Lenoir. Mais ce poste de TSF n'a pas empêché May et Edmée Lenoir de cultiver la musique.

DEUX MUSICIENS: EMILE RISTORI ET JOHNNY AUBERT

IL y a quelqu'un dont il faut aussi parler, c'est Emile Ristori, qui a été l'organiste de Vandœuvres durant de nombreuses années. Il habita Cointrin puis Drize, et venait fidèlement par tous les temps. Sa femme Jane, qui habite encore Drize, était organiste à Cologny.

Emile Ristori fut le parrain de Christiane Montandon. C'est d'ailleurs lui qui a choisi de l'être; il s'est proposé en voyant le bébé dans son berceau. Ce qui créa un petit problème, car il fallut évincer un autre parrain déjà pressenti. Mais pas musicien pour un sou!

Quelques années plus tard, Emile Ristori fut le premier à poser les petites mains de sa filleule sur les touches d'un piano. Compositeur, pianiste, organiste, corniste à l'Orchestre de la Suisse romande, Emile Ristori était



Emile Ristori, organiste à Vandœuvres

aussi un génial improvisateur. A Vandœuvres, il dirigea le Choeur paroissial, il collabora avec Eva Brocher et il créa des cantates sur des poèmes d'Emilie Cuchet-Albaret.

Un joli souvenir encore de Christiane Montandon:

– Mon parrain m'avait initiée à l'orgue. Pendant le culte, je m'asseyais à côté de lui sur le grand banc d'organiste. Il aimait bien prendre la communion; alors, tandis qu'il était sur un accord, je reprenais les notes qu'il jouait, il allait communier, revenait et reprenait son jeu. Tout cela se passait sans que la musique soit interrompue. Nous avions alors un bel orgue romantique, avec une

Voix céleste et des Bourdons. Le nouvel orgue est plus aigu et agressif.

Du temps du pasteur Théodore Bret, Emile Ristori écoutait avec attention le sermon. Ensuite, il en faisait une transposition musicale, improvisée. Beaucoup de paroissiens, sans toujours se rendre compte exactement de ce qui se passait, aimaient beaucoup ce moment.

Quelques personnes reprochèrent à Ristori de ne pas jouer assez de pièces du répertoire. Christiane Montandon prend vigoureusement sa défense:

– C'était un improvisateur, qui nous a charmé par son imagination et par son sens de la création musicale. La seule chose que je regrette, c'est qu'on n'ait pas enregistré ses improvisations. Cela, c'est vraiment une perte, car il était réellement inspiré.

Nous revenons à «Champ-des-Bois». Un livre d'or ayant appartenu aux grands-parents Goetz porte les signatures, et parfois un petit texte, de musiciens tels que les violonistes Henri Marteau et Joseph Joachim, les compositeurs Edward Grieg et Vincent d'Indy, sans oublier Jaques-Dalcroze, l'ami de toujours. Puis c'est au tour de «Champ-des-Bois» d'accueillir d'autres musiciens illustres: Edwin Fischer (qui fut professeur de Christiane), Andrès Segovia, «Il Quartetto italiano», Hugues Cuénod, Vlado Perlemuter.

Il est encore un musicien dont il faut parler: Johnny Aubert. Il habitait Pressy – sa femme Germaine Tournier y réside encore – et fut durant sept ans le maître de Christiane Montandon au Conservatoire. Un maître remarquable.

Il passait l'hiver à la rue du Rhône et l'été à Pressy, où il avait rassemblé de fort beaux vieux meubles. Qu'il aimait changer de place, pousser d'une pièce à l'autre, au grand désarroi des habitués de la maison, qui ne s'y retrouvaient plus.

Le soir, Christiane Montandon ouvrait ses fenêtres et écoutait Johnny qui jouait du piano chez lui. On peut rapprocher ce petit fait amusant de celui que nous a

conté Primo Erbeia: le soir il ouvrait ses fenêtres pour écouter la musique exécutée chez les Montandon. Jolie image de ces notes qui volent d'une maison à l'autre...



Johnny Aubert, pianiste

Johnny Aubert impressionnait ses élèves, et Christiane Montandon s'en souvient bien:

– C'était un grand maître, qui avait beaucoup d'allure. Il était artiste jusque dans la manière de s'habiller. Je vois encore son beau manteau d'hiver, beige clair. Et je le revois aussi traversant la place Neuve et montant les escaliers du Conservatoire, d'une démarche noble et digne. Johnny Aubert était un grand lecteur: deux heures chaque soir dans son lit, quelle que fut l'heure à laquelle il s'était couché.

Lorsqu'il y avait quelques personnes autour de lui, il se transformait en un excellent conteur. Son imagination était débordante; venait le moment où l'on ne distinguait plus entre la réalité et la fiction.

Christiane Montandon évoque encore un voisin, musicien charmant: Lidus Klein. Il épousa Lilette Vaucher, soeur de Gustave. Membre de l'Orchestre de la Suisse romande, Lidus Klein était un homme discret. Lui, lorsqu'il jouait, il fermait les fenêtres pour qu'on ne l'entende pas... Un souvenir encore à son sujet: durant la dernière guerre, les Montandon décidèrent d'organiser une Sérénade Mozart à «Champ-des-Bois». On envoya des invitations aux gens que cela pouvait intéresser – Christiane et ses sœurs allèrent les glisser dans les boîtes aux lettres. Et comme il y avait le rationnement, on précisa que biscuits et gâteaux seraient les bienvenus ! Ce fut une délicieuse soirée, les gens respectables furent installés dans la véranda, et la jeunesse était assise dans le verger. Lidus Klein jouait délicatement du violon, Edgar Schann charmait chacun avec son hautbois, Gabrielle et Christiane étaient aussi de la partie. Mozart devait sourire, ravi, sur son nuage.

LES BELLES HEURES DE LA CHORALE

LES bons souvenirs de la Chorale de Vandœuvres ont été heureusement consignés dans un grand livre d'or, bien conservé. Et auquel nous empruntons quelques renseignements sur les belles heures vécues par les chanteurs.

Le Chœur paroissial

La musique à Vandœuvres, c'est aussi, pour une large part, l'histoire du Chœur paroissial. Elle commence «L'an mil neuf cent dix, et le seizième de février» comme le dit une jolie page manuscrite enluminée, au début du Livre d'Or. Donc, ce jour-là,«quarante et quelques protestants et protestantes de Vandœuvres, Les Carres, Choulex et Bonvard» sont réunis autour du pasteur Bret et décident la constitution d'une société mixte de chant qui prend la nom de «Chœur paroissial de Vandœuvres».

L'enthousiasme est grand. On décide de se réunir tous les mercredis soir à 8h.30 et on convie « bourgeois, natifs et habitants de tous âges et de toutes conditions, à venir en réunion fraternelle, unir leurs voix pour l'étude de chants, tant religieux que profanes, aux fins et dans le but de chanter les louanges du Seigneur dans toutes les cérémonies intéressant notre culte ou d'agrémenter toutes manifestations patriotiques ou populaires ».

Six membres fondateurs président aux destinées du Chœur paroissial, ce sont M. Th. Bret, président, Mme R. Montandon, vice-présidente, M. H. Berthold, secrétaire, Mlle E. Hauck, trésorière, M. G. Duperrex, archiviste et M. A. Mounoud, directeur musical. M. Molly offre le somptueux Livre d'or. Et on chante.

Et on chante même si bien qu'un an plus tard, le 26 février 1911, le Chœur paroissial de Vandœuvres participe au Concert populaire donné par la Fédération des Chœurs paroissiaux, à la Salle de la Réformation, dans la capitale. Et interprète la « Chanson des Vieux Maïentzettes » de Jaques-Dalcroze, sous la baguette de M. Mounoud. Soirées et sorties se multiplient. Nous n'en ferons pas la liste complète, cela nous conduirait trop loin. Mais relevons un grand concert au bénéfice de la restauration du Temple, organisé le 22 juin 1913 « avec le concours d'amateurs distingués ». On y entend Mme Kundig-Bécherat, cantatrice, M. Ernest Christen, violoniste, M. Ed. Junod au violoncelle, et naturellement le Chœur paroissial. Gounod, Bach, Mendelssohn, Wagner sont présents à travers leurs œuvres.

Les chanteurs font des escapades : la Barillette, l'abbaye de Bonmont, Yvoire, Col de Coux, Champex, les Aravis. Chaque fois, des photos fixent l'événement et sont collées dans le bel album. Photos, mais poèmes aussi, la plupart dus à la plume habile de Jean Brocher. Ils sont précieux, ces poèmes, car ils nous restituent des visages et des noms. Ainsi, Jean Brocher en compose un pour la soirée du Chœur du 27 février 1921. Il sera chanté sur une musique de Renée Montandon. Voici quelques vers :

Voici Dorette, Ami et Madame Margel
Voici Madame Favre, Emilie et Louisette.
Voici Georges Laporte, le farceur éternel
Et puis Odette Hornung, gentille et maigrelette.

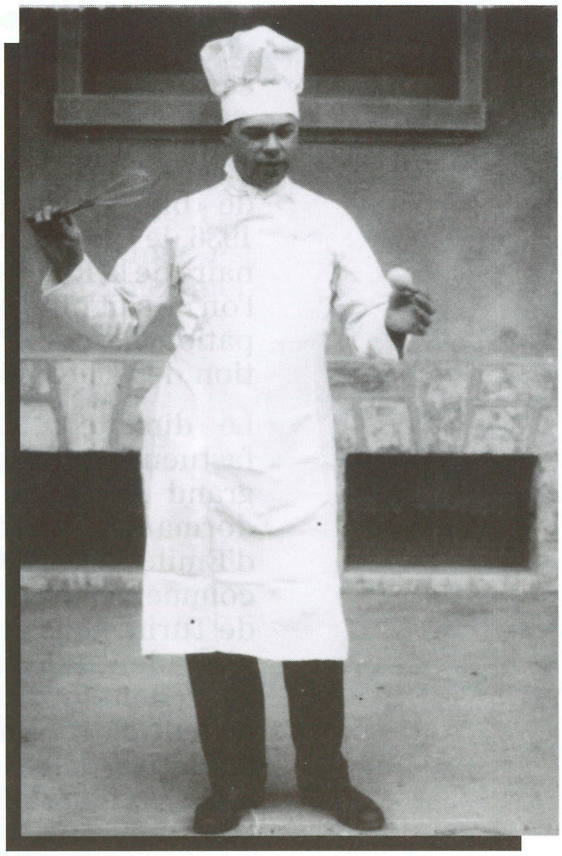
Voici Monsieur Aubert et sa grande moitié
Descendant de Chougny – Quel couple sympathique!
Par leur seule présence, ils donnent la gaieté,
Puis on compte sur lui pour la chanson comique.

Enfin du Rossignol, nos deux oiseaux chanteurs
Mesdames Grandjean, Fleury, apportent leurs romances
Et de Pressy descend un autre oiseau charmant
C'est Madame Molly qui chantera je pense.

Ce n'est qu'un mince échantillon prélevé sur quatorze strophes! En 1924, grande fête à Vandœuvres: le village organise la Journée des Cercles Protestants, le 22 juin. Un programme très riche est élaboré et la fête se déroule dans la campagne du maire, M. Westerweller. Chœurs et orchestre sont placés sous la baguette de Frédéric Hay, on donne des fragments du Poème Alpestre d'Emile Jaques-Dalcroze. Puis Mme A. Montandon-Gœtz dirige un groupe d'enfants de Vandœuvres, qui interprètent des Chansons et Rondes enfantines, toujours de Monsieur Jaques.

En 1927, le pasteur Ernest Christen vient faire une conférence sur Beethoven, ce qui est un excellent prétexte pour jouer des œuvres du maître, mort il y a tout juste cent ans. L'orateur prend d'ailleurs son violon pour interpréter la Romance en fa. Et voici déjà 1930, avec le vingtième anniversaire du Chœur paroissial. Assombri par une mauvaise nouvelle: M. Mounoud va cesser de le diriger. On murmure qu'il est las des arrivées tardives des chanteurs, de leur peu d'empressement à assister aux répétitions. Jean Brocher y va de son petit couplet:

Le directeur nous balance
C'est bien fait pour nous.
Nous sommes en pénitence
Mon bon monsieur Mounoud.
Le remords est inutile
Car il vient trop tard...



Jean Brocher

Et puis, en cette même année, superbe Culte du soir de Noël, avec des poèmes de J. Bachofen-Albaret, mis en musique par Emile Ristori. M. Olivier est le berger, Mme Poitry l'ouvrière, Mlle Christin la bergère, la jeune Lucienne Chouet la petite jardinière. Quant au Dr. Frank Brocher, il entonne sans rougir le « Chant de l'incrédule ». Les concerts organisés à Vandœuvres sont cités dans la presse, avec des commentaires élogieux. Ainsi, on peut lire dans le Journal de Genève, au lendemain de ce mémorable Noël: « Que dire d'une paroisse de campagne qui réussit, sans sortir de chez elle et sans recourir à « l'étranger », à mettre sur pied un concert avec chœurs d'adultes et d'enfants, orchestre, soliste et organiste, tous lui appartenant? C'est qu'elle est bien

organisée et qu'elle doit avoir un bien excellent pasteur pour réussir à grouper tout ce monde pour une œuvre commune et à le faire marcher en bon accord ».

Avec le recul, il faut admettre que le « bien excellent pasteur », M. Bret, n'a pas tout fait à lui seul. Il disposait de « bien excellents » chanteurs et musiciens, aussi. En 1936, le Chœur participe, en ville, au Quatrième centenaire de la Réformation. Ici, les documents manquent, et l'on ne sait plus très bien sous quelle forme cette participation eut lieu. Probablement dans le sein de la Fédération des Chœurs paroissiaux.

Le dimanche 25 juin 1939, Vandœuvres organise fastueusement la Journée des Cercles Protestants. Un grand spectacle est monté: « La Cloche du clocher dormant », texte d'Emilia Cuchet-Albaret, musique d'Emile Ristori. C'est une vaste fresque historique qui commence avec l'Escalade et se termine avec le Traité de Turin. Mais l'essentiel se passe le 25 juin 1603 sur la place de Vandœuvres. Incendies, pillages et combats se succèdent tout alentour, les habitants se terrent autour de leur clocher muet... Une large demi page de critique laudative dans le Journal de Genève, autant dans la Suisse et dans la Tribune de Genève. Avec cette Journée, Vandœuvres a vécu un événement. En partie dans la campagne de Jean Morin, à Chougny, sous une petite pluie qui fut superbement ignorée.

Relevons une phrase d'un critique: « Il est à souhaiter que « La Cloche du clocher dormant » soit de nouveau jouée dans le cadre de verdure et le fond de montagnes où elle devait être vécue, car beaucoup se réjouiraient de revivre cette magistrale évocation ». C'est un vœu que l'on peut parfaitement reprendre un bon demi-siècle plus tard.

Une photo déjà un peu pâlie montre un groupe avec chapeaux et parapluies en course à Villars-Chesières, le 23 juin 1940. Un an plus tard – c'est toujours la guerre – les membres de la Chorale se rendent au Mont-Pélerin sur Vevey, puis à la Barillette en 1942, sur un vaste char à pont tiré par deux chevaux. Il n'est pas question de quitter le pays, durant ces années sanglantes.

Beau concert au Temple le 6 février 1944, avec le gracieux concours de Blanche Godel, cantatrice, et de Pierre Segond, organiste de Saint-Pierre. En 1945, on entend avec un vif plaisir Marguerite Amoudruz, soprano, Renée Peter, pianiste et Jean Delor au violon. La guerre est terminée, nous arrêterons là aussi notre chronique du Chœur Paroissial de Vandœuvres. Car nous entrons dans le présent, et notre cahier est consacré au passé. Et pour clore en chanson, voici quelques vers de Norette Mertens, écrits en mars 1958:

Sans gêne et sans cérémonial
Je veux chanter notre chœur paroissial
Qui fut de temps immémorial
De tous les chœurs le plus génial.

Sous le bâton directorial
Il a pris un essor mondial
Tout en gardant son charme provincial
Et son bon esprit familial.

PROMOTIONS, SIROP ET COURSES AU SAC

AU nombre des belles fêtes, il convient de citer les Promotions. Ici, les souvenirs sont nombreux. Empruntons d'abord ceux de Marcel Bianchi:

– C'est au temple que se faisait la distribution des prix, en présence d'un délégué du département de l'instruction publique. On chantait, et après il y avait une petite fête dans la propriété du maire.

Marcel Bianchi se souvient en riant de la distribution de petits jouets. En classe, on demandait aux élèves de dire ce qui leur faisait envie. A l'époque, la plupart demandaient une boîte à herboriser, en tôle vernie. Marcel Bianchi avait demandé une canne à pêche pour aller taquiner les poissons dans la Seymaz, et l'avait obtenue.

Pour Emile Pradervand, les Promotions, c'est avant tout les rondes de Norette Mertens. Cela se faisait ou à l'école ou à la salle communale, dotée aussi d'un piano. Mais les Promotions, c'est aussi le souvenir d'un jour où tout le monde était énervé et tendu.



M. Vuillamoz et Jacqueline Montandon (en 1932)

Les dernières recommandations étaient données en classe, puis on se rendait à la salle communale où avait lieu la distribution des prix. Milo ajoute:

– A l'époque, les communes étaient encore généreuses. Il y avait toujours une montagne de prix: en sixième, on nous offrait le dictionnaire Larousse.

L'après-midi se déroulaient les rondes et saynètes, puis le sirop était distribué, dans le préau. Avant cette période, Milo se souvient que les enfants se rendaient en cortège jusque dans la propriété de Jules de Westerweller, le maire. Là, un goûter était préparé, et les gosses se livraient à différents jeux: plaques, jeux d'adresse, courses aux sacs.

Plus tard, les Promotions ont eu lieu dans le parc communal de la mairie, avec encore la distribution des prix, très attendue.

Avant l'invention des jouets électriques ou électroniques sophistiqués et colorés, il y avait les sacs à pommes de terre, vides, et à en croire nos anciens, on s'amusait tout autant et peut-être plus joyeusement.

Hélène Stauffer s'en souvient bien et raconte avec enthousiasme:

– Ça, c'était quelque chose! La course aux sacs a marqué toute ma génération. Mais nos mamans étaient moins enthousiastes: elles nous avaient coquettement habillées pour les Promotions, et nous rentrions pleines de poussière et de terre, avec des vêtements froissés. Parce que les sacs n'étaient pas toujours très propres. Ils avaient contenu des patates, on les avait juste un peu secoués, et après nous nous fourrions dedans sans trop y regarder. Pour les malheureux qui n'ont jamais eu le privilège de participer à une course aux sacs, voici une brève description. Cela se passait dans la propriété de Jules de Westerweller. Devant la maison, une terrasse pour se préparer à l'événement et, en dessous, une pente sur laquelle se déroulait la compétition.

On entrait les deux jambes dans le sac, où elles étaient donc emprisonnées. Le sac était remonté jusqu'à la taille et formait donc une sorte de longue jupe dont le bas aurait été cousu. Les « coureurs » se lançaient sur la pente en sautant comme des kangourous, mais tout de même un peu moins habilement que ces gracieuses bêtes.

Rares étaient ceux qui arrivaient au but, au bas de la propriété, sans avoir accompli quelques culbutes et quelques tonneaux, sous les rires des spectateurs. Et des autres concurrents. Les gagnants recevaient un prix, en général une modeste babiole, mais qui équivalait pour eux à la plus belle couronne de laurier. Dommage que la course aux sacs ne soit pas devenue une discipline olympique: pour sûr, des Vandœuvriens auraient décroché la médaille d'or!

Hélène Stauffer, après avoir décrit les belles heures passées chez Julot, nous dit:

– Ça n'a l'air de rien, une course aux sacs. Et pourtant! Mais proposez donc ça aujourd'hui aux gamins: ils se ficheraient de nous. D'ailleurs, savent-ils même ce que c'est qu'un sac, un vrai sac en jute?

On peut rappeler à ce propos que les jardiniers appelaient ces sacs les « pèlerines de Plainpalais ». Dès que la pluie se mettait à tomber, ils rentraient en dedans un angle du sac, de manière à former un capuchon qu'ils posaient sur la tête. Maintenant, on ne connaît plus guère que le sac en plastique, pratique aussi comme luge lorsque la première neige est tombée. Mais qui nous rendra la subtile odeur de la jute, surtout mouillée?

Mais retournons aux Promotions avec Hélène et René Stauffer:

– Les plus belles, c'était vraiment chez les de Westerveller. Elles ont laissé un souvenir inoubliable. Chez les Turrettini, c'était très bien aussi, on pouvait faire un tour sur un poney ou sur un âne. Après, dans le parc de la mairie (1979) c'était autre chose, pour la génération suivante. Bien sûr, on va encore regarder les gamins, mais on est moins « dans le coup ».

René Stauffer évoque encore les cadeaux:

– On recevait des tas de prix, qui étaient des récompenses données à ceux qui avaient bien travaillé. Je dois dire que si parfois on s'appliquait, à l'école, c'était surtout en vue de la récompense. Ces cadeaux étaient principalement des livres, j'en ai conservé quelques-uns. Les gosses malades et ceux qui n'avaient pas pu aller à la course d'école recevaient un cadeau supplémentaire, qu'ils pouvaient choisir eux-mêmes.

Un autre souvenir: le sirop, cet excellent sirop dont on se souvient du parfum chaque fois qu'on en parle. Il était servi avec de grands arrosoirs, et cela avait été à l'origine de quelques problèmes.

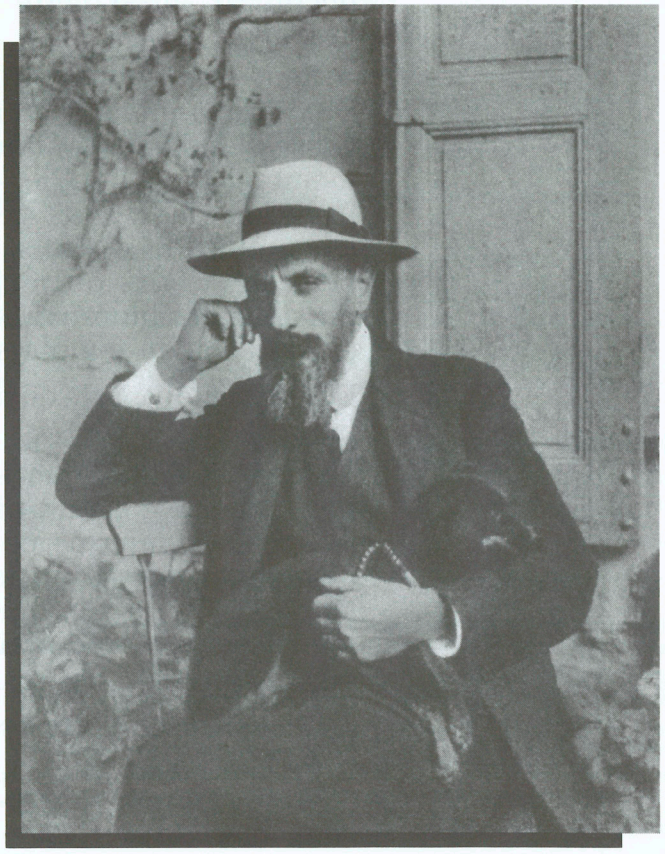
Des parents craignaient que les arrosoirs ne soient pas suffisamment hygiéniques, et avaient rouspété. Mais la tradition se montra plus forte que les récriminations, et le sirop continua à couler généreusement, toujours versé par ce pittoresque accessoire de jardinier.

D'ailleurs le fait « d'arroser » les gamines et les gamins comme on arrose les plantons dans le jardin, n'est-il pas hautement symbolique ?

LE CANARD DU PASTEUR BRET

HELENE Stauffer nous conte ensuite un souvenir amusant :

– Aux Promotions, il y avait aussi la « pêche miraculeuse ». On mettait dix ou vingt centimes dans un panier attaché au fil d'une canne à pêche, le panier était descendu derrière un paravent et revenait avec un bibelot, un jouet ou une friandise. Une fois, j'ai trouvé dans le panier un vase à fleurs en forme de canard.



Théodore Bret, pasteur de Vandœuvres de 1909 à 1942

Toute contente, je le ramène chez moi, mon papa le pose sur le buffet. Quelques jours plus tard, le pasteur Bret vient à la maison nous faire visite. Il voit mon vase-canard et dit d'un ton malicieux:

– Il faut croire que la personne à qui j'avais donné ce canard, ça ne lui a pas beaucoup plu. Je l'avais offert à une cousine, et je vois qu'elle s'est empressée de le donner pour la pêche miraculeuse!

Du pasteur Bret, Hélène Stauffer trace un bref portrait:

– C'était l'image de Calvin, avec une petite barbiche. Et gai comme lui...

Pour Edmée Lenoir, les Promotions c'est aussi le souvenir de Renée Montandon, la femme du médecin. Nous l'évoquons au début de ce cahier avec les souvenirs de sa fille Christiane, mais il est intéressant de découvrir aussi cette musicienne à travers Edmée Lenoir:

– Renée Montandon, disciple fervente d'Emile Jaques-Dalcroze, organisait tous les chants et danses avec les gosses. Excellente musicienne – comme tous les membres de sa famille – elle participait à chaque manifestation où il y avait de la musique et des chants, donc aussi aux Promotions. Elle avait même constitué un petit orchestre, où je jouais du violon. Nous étions plusieurs à Vandœuvres à aimer la musique. Dehors, ou en salle, ou au temple, nous étions toujours présents.

Edmée Lenoir parle ensuite des Promotions en particulier:

– Il y avait un podium, sur lequel nous nous installions pour jouer. Ce n'était pas un orchestre organisé, on se réunissait comme ça, pour le plaisir. Plus tard, je me suis beaucoup occupée des Promotions avec Norette Mertens. J'étais costumière, et j'ai fait ce travail merveilleux avec un grand plaisir, durant des années.

Marguerite Lapierre se souvient aussi des Promotions du temps des Westerweller:

– La fête avait lieu dans leur parc. Ils n'avaient pas d'enfants et avaient beaucoup de plaisir à accueillir ceux des autres. Madame de Westerweller était une



Edmée Lenoir

Micheli de Jussy, du château de Crest. Elle était extrêmement populaire. Son mari disait d'elle:

– Oh! ma femme, si elle osait, elle mettrait une ficelle comme ruban à son chapeau...

Et Marguerite Lapierre poursuit:

– C'était une personne qui passait plus de temps dans sa cuisine que dans son salon. Elle faisait de délicieux petits gâteaux, et avait une recette personnelle pour les cakes. Sitôt que quelqu'un était malade dans la commune, elle allait vite lui porter des pâtisseries. Madame de Westerweller n'avait pas de profession, à son époque, les femmes apprenaient à être femmes, c'est tout. Mais elle faisait un peu tache dans sa famille, qui

était alors très collet-monté. Elle est décédée alors que j'étais encore enfant, tout le monde l'a beaucoup regrettée.

Pour Maria Jaquenoud, les Promotions constituent un souvenir extraordinaire, bien qu'elle n'ait pas été élevée à Vandœuvres. Mais elle les a vécues avec ses enfants:

– Je me souviens de tout ce que Norette Mertens imaginait, de tout ce qu'elle faisait faire aux enfants. Je crois que Vandœuvres a eu beaucoup de chance de l'avoir. Autour d'elle, il y avait Edmée Lenoir qui confectionnait de ravissants costumes, et Renée Montandon qui faisait de la très belle musique.

Maria Jaquenoud a été séduite par les textes de Norette Mertens:

– Elle composait des poésies vraiment originales, où l'on retrouvait l'atmosphère du village, où les différents lieux étaient décrits. Les saisons aussi.

Et Maria Jaquenoud conclut:

– Ce n'était pas seulement des Promotions, c'était de véritables fêtes, pour tout le monde. Après les Promotions, évoquons rapidement aussi les courses d'école, qui ont laissé de riches souvenirs chez tous les participants. Ruth Piguet remonte dans le temps jusque vers 1932:

– Ma première course d'école avec Alfred Mounoud, c'était à Barberine, en Valais. Elle avait duré deux jours, et je n'oublierai jamais la nuit passée dans le foin, dans un chalet!

Pour Irène Racine, les premiers souvenirs sont encore bien vivants aussi:

– Petits, nous allions à la Dent de Vaulion, d'où l'on voyait tout le lac de Joux. Plus tard, nous avons été au lac d'Annecy, au lac Bourget et, de là, jusqu'à la Dent du Chat. Je repense avec plaisir à beaucoup de ces paysages, aux fleurs que nous cueillions en route, et aussi aux bons moments de rires que nous avons eus!

LES IMAGES DE JEAN BROCHER

NOUS avons déjà évoqué, dans les cahiers précédents, la silhouette originale de Jean Brocher. Il faut parler maintenant de ses « images », des nombreux films qu'il a tournés, et qu'il a souvent montrés aux habitants du village. Il fut un des pionniers du cinéma – muet évidemment – dans notre canton.

Autour de 1960, je l'avais interviewé – ce n'était pas facile car il parlait de cent choses différentes en même temps – sur sa passion du cinéma. Il avait alors décrit sa première caméra, une grosse boîte en bois, carrée, avec une manivelle, sans aucun réglage possible. Lorsqu'il y avait un soleil trop vif, il mettait devant l'objectif un verre qu'il avait lui-même légèrement teinté. Il me disait aussi que lorsque quelqu'un qu'il filmait avait des mouvements trop lents, à son gré, il tournait sa manivelle plus lentement. Et à la projection, les mouvements de son héros paraissaient beaucoup plus rapides !

Puis il a acheté une caméra à ressort. On la remontait comme on remonte un gros réveil, et elle fonctionnait durant deux à trois minutes. Il fallait ensuite interrompre la prise de vue, remonter à nouveau la caméra, et continuer à filmer. L'arrivée de la caméra à moteur électrique fut un réel progrès, ainsi que l'apparition des objectifs interchangeables et des cellules photoélectriques pour mesurer la lumière.

Jean Brocher était le fils de Frank, médecin à Vandœuvres, dont il faut rapidement évoquer le souvenir. C'était un « naturaliste désabusé », pour reprendre un commentaire écrit après son décès, survenu en 1936. Médecin de campagne, dévoué mais souvent exaspéré par le comportement de ses malades, il se plaint surtout des initiatives prises par ces derniers. Il rassembla ses souvenirs – et ses rancœurs – dans un curieux petit volume intitulé « L'inutile labeur ». Ce « labeur », c'est son travail de médecin...

Mais Frank Brocher fut un excellent naturaliste, attentif à la flore et à la faune de notre région. Il a examiné en particulier les anciens marais qui entouraient les ruines

de Rouelbeau, et a rassemblé conseils et observations dans « L'aquarium de chambre », un livre minutieux et intéressant. Un autre petit bouquin s'intitule « Regarde, promenades dans la campagne et observations d'histoire naturelle dans le cours de l'année » et constitue un excellent compagnon pour celui qui a envie d'exercer sa curiosité.

Jean Brocher, son fils, décédé en 1979, a hérité du caractère, disons « épineux » de Frank. C'est un curieux mélange d'extrême précision, de religiosité et d'insistance. Mais avec un aspect tout à fait positif aussi, si l'on parcourt l'œuvre qu'il a accomplie. Il fut un âpre défenseur des piétons, dont il présida la Ligue de défense. Et, conséquence directe, un irréductible ennemi de l'automobile dont, curieusement, il prévoyait la prochaine disparition. Dans son idée, elle devait être remplacée assez vite par « quelque chose de beaucoup plus agréable et de beaucoup moins dangereux », mais on n'a jamais pu lui faire préciser quoi.

Ce cahier de Vandœuvres porte dans son titre le mot « image ». S'il y figure, c'est pour évoquer Jean Brocher, qui consacra beaucoup de temps et – il est juste de le dire – beaucoup de talent à tourner et à projeter des films, dont voici un rappel chronologique. Cette liste va certainement raviver des souvenirs chez ceux qui ont eu l'occasion de fréquenter la salle communale:

1925 – Les grimpeurs du Salève (long métrage)
1927 – La bourse ou la vie
1928 – Trois jeunes filles
1929 – Pierrette
– Le banc des mineurs
1930 – La famille Charbonnais
1931 – Le détenu 33
1932 – Les fiançailles de Line
1933 – Taxi
1934 – 13, Grand-Rue
1939 – Monsieur X ange amateur
1942 – Jim et Jo, détectives

Je ne sais pas si cette liste est complète. Elle a été reconstituée sur la base de circulaires que Jean Brocher envoyait à ses spectateurs, pour leur annoncer ses nouvelles productions. Mais tous ces films ont été projetés à Vandœuvres.

Maintenant, revenons à Jean Brocher à travers les témoignages de ceux qui l'ont connu. Hélène et René Stauffer évoquent son activité:

– Lorsque Jean Brocher écrivait des revues, il était piquant et ça frisait même la méchanceté. Il s'occupait beaucoup de cinéma et parcourait les villages avec ses films, sous le nom de « Cinéma populaire romand ». Mais avec lui, il y avait souvent plus de pannes que d'images, c'était vraiment quelque chose! Aujourd'hui encore, lorsqu'il y a une interruption dans un film panne ou rupture – on dit: « Tiens! voilà du cinéma Brocher... »

Mais les gens allaient voir les films de Jean Brocher. Hélène et René Stauffer en témoignent:

– Il faut reconnaître qu'il se donnait beaucoup de peine, et il venait beaucoup de monde, pour voir les films qu'il avait tourné lui-même. Au fond, il a eu de la chance de faire tout ça avant l'arrivée de la télévision dans nos maisons. Aujourd'hui, il n'attirerait plus personne.

Certains spectateurs avaient pris l'habitude de s'en aller dix minutes avant la fin du film. L'un d'eux explique pourquoi:

– Nous partions avant la dernière partie, car elle était généralement moralisatrice, « gniangnian » et casse-pieds. Les films de Jean Brocher auraient été beaucoup plus agréables à regarder s'il s'était abstenu de sa conclusion bigote. On aurait tiré nous-mêmes la morale de l'histoire qu'il avait filmée.

Revenons à Hélène et René Stauffer, qui ont un souvenir précis de l'ancienne salle communale, récemment démolie:

– Lorsqu'elle a été construite, vers 1932, on avait édifié une cabine pour la projection des films. Elle était séparée de la salle et isolée contre l'incendie. Mais Jean Brocher n'a jamais voulu l'utiliser. C'était certainement

trop moderne pour lui. Et surtout, il voulait être libre d'avancer ou de reculer son projecteur, suivant le film qu'il passait. Sa manière de faire ne plaisait pas à tout le monde, parce qu'il laissait les portes ouvertes pour pouvoir manœuvrer plus facilement. En hiver, le froid entrait et les spectateurs rouspétaient. Il y avait parfois quelques bonnes disputes, mais Brocher ne cédait jamais.

Jean Brocher n'avait peut-être pas tout à fait tort, en refusant d'utiliser la cabine cinématographique. De l'avis de plusieurs personnes – Primo Erbeia en particulier – elle avait été mal conçue. En plus, il avait fallu tenir compte des exigences rigoureuses du service de sécurité, et ces exigences avaient eu des conséquences négatives sur le plan pratique. Edmée Lenoir nous parle surtout des revues écrites par Jean Brocher:

– Cela se passait à la salle communale, tous les gens du village y venaient. Jean Brocher se moquait un peu de tout le monde, et des événements, c'est vrai, mais c'était bien écrit, amusant et souvent plein d'esprit.

Robert Turrettini, ancien maire, nous rappelle que Jean Brocher avait épousé une fille du pasteur Bret, puis nous conte une anecdote qui montre bien le caractère du cinéaste-poète:

– A la sortie du culte, il allait apostropher le pasteur – successeur de Bret – en lui disant à haute voix, devant tout le monde: « Votre prêche était très mauvais ! » Jean Brocher savait se montrer très désagréable: en voici un autre exemple « historique ». Lorsqu'il a été élu président du Conseil de paroisse, Brocher est allé le lundi suivant, à 8 heures précises du matin, sonner chez le pasteur Dunant. Pour lui demander sèchement à quoi il en était dans ses travaux, s'il était déjà au boulot, s'il avait établi son plan de travail pour la semaine.

Et Robert Turrettini, après un instant de silence, ajoute avec un demi sourire:

– C'est un peu ça, le caractère des Vandœuvriens. Un caractère assez marqué. Naguère, ils se saluaient certes,

mais ils étaient plus réservés, moins conviviaux qu'aujourd'hui.

Puis l'ancien maire revient sur la salle communale qui vient de disparaître:

– C'est là que Jean Brocher a monté une revue, lors de l'inauguration de cette salle dans les années 30. Cette salle, qui avait été une entreprise fort coûteuse à l'époque de sa construction, avait servi de théâtre à une petite troupe qui s'appelait, je crois, le Vieux-Grenier. J'avais tenté de la revitaliser lorsque je suis devenu maire, mais sans succès.



Revue de 1932: Christiane Montandon «la nouvelle salle» et Mme G. Aubert-Tournier «la vieille salle»

Lorsque Robert Turrettini avait 8 ou 9 ans, il avait assisté à la représentation d'une revue écrite par Jean Brocher. Il se souvient que l'auteur avait brocardé le Conseil municipal: « Or ils étaient neuf – Qui n'étaient pas bœuf... » L'ancien maire a conservé ces quelques mots en mémoire:

– Ce n'étaient certes pas de grands vers, mais ça m'avait frappé à l'époque. Je crois que tout le village était venu voir cette représentation.

SOCIÉTÉS, FANFARES ET AUTRES LOISIRS

NOUS avons parlé des films et revues de Jean Brocher, nous reviendrons sur ce citoyen dans un prochain cahier pour raconter comment il « tracassa » Irène Racine en vérifiant le poids de tout ce qu'elle lui vendait dans son épicerie... Mais en attendant, parlons un peu des autres distractions, à Vandœuvres, dont quelques anciens se souviennent. Marcel Bianchi remonte loin dans le temps:

– Antérieurement à moi, vers la fin du 19ème siècle, il y a eu une fanfare à Vandœuvres, qui était dirigée par un monsieur Planche. C'est tout ce que je sais, et cette fanfare avait déjà disparue lorsque je suis venu ici, avec ma famille, avant la guerre de 14.

Mais Marcel Bianchi se souvient de choses plus récentes:

– De mon temps, c'est à dire entre les deux guerres, il y eut à Vandœuvres deux chorales: le Chœur mixte et le Chœur paroissial. Mais je pense que ces deux groupes étaient constitués des mêmes personnes, à peu de chose près, qui chantaient dans les deux formations. Les Chœurs se produisaient surtout au temple, à Noël et aux Promotions.

Emile Pradervand rassemble aussi ses souvenirs pour nous:

– Pendant la dernière guerre, il y a eu une sorte de société de jeunesse, assez indéfinie, et une chorale. Mais tout ça n'a pas tenu. Parce qu'à Vandœuvres, commune divisée en très grandes propriétés, les gens vivent surtout chez eux. Il n'y a guère de vie sociale.

La société de jeunesse dont nous a parlé Milo est aussi rappelée par Hélène et René Stauffer:

– Durant la dernière guerre, entre 1939 et 1945, il y avait une société de jeunesse, dont nous faisions partie. Germaine Tournier, devenue Mme Aubert, nous donnait des cours de diction et montait des pièces de théâtre. Lorsqu'on y pense aujourd'hui, on se dit que cette société a joué un rôle positif, alors que nous étions en quelque sorte bloqués au village. Nous n'allions que rarement en ville, car il y avait l'obscurcissement et les restrictions de toutes sortes. C'est dommage que cette société n'ait pas survécu. A Meinier, elle subsiste toujours, à Cologny elle marche très bien. Et chez nous... la nuit!

Hélène et René Stauffer s'arrêtent un instant à l'analyse de ces sociétés:

– A Vandœuvres, notre société était largement ouverte, nous avions même de jeunes Français déserteurs, qui étaient de bons acteurs et de bons camarades. La différence entre la société de Cologny et la nôtre: à Cologny, les membres appartenaient à une élite, tandis qu'ici, même si le berger avait envie de monter sur les planches, il était le bienvenu, et amicalement accueilli.

Mais sitôt après la guerre, ce fut l'éclatement. Les jeunes Français sont rentrés chez eux, la société de jeunesse de Vandœuvres s'est rapidement désagrégée.

Nous revenons au Chœur paroissial – dont nous avons résumé l'histoire dans ce cahier – avec Irène Racine:

– J'en ai fait aussi partie. Il a été dirigé d'abord par M. Ristori, notre organiste, puis par Jean Delor qui a fait une belle carrière musicale comme violoniste et comme critique. Sa femme, Renée Peter, était bien connue comme pianiste. Le Chœur paroissial existe toujours, mais il a fusionné avec celui de Cologny, il n'est donc

plus complètement vandœuvrien ! Il faut rappeler aussi qu'Arlette Montandon a été très active, dans ce Chœur paroissial.

Irène Racine fait toujours joyeusement partie des Paysannes :

– Ça, c'est quelque chose ! Il y a un groupe de Vandœuvres, fort d'une vingtaine de personnes. Il a été créé du temps de ma mère et de Mme Stalder, au milieu de la guerre, vers 1942-1943. Les Paysannes de Genève ont récemment fêté leur cinquantenaire, et nous avons constaté que le groupe de Vandœuvres est parmi les premiers créés.

Deux autres petites sociétés nous sont signalées par Ruth Piguet :

– Un petit groupe s'appelait « Le Stamm ». Nous nous réunissions au petit café de la dame italienne, en face de la fontaine, au carrefour. Il y avait là les dames Lenoir, Mme Baezner et son mari, régisseur, les Curtin de Clair-Val, au haut de la rampe de Pressy, Norette Mertens dans les premières années de sa retraite, Louis Vaucher. Une majorité de femmes, dans ce « Stamm » qui avait lieu tous les mardis.



Dorette Poitry, Ami Margel et Juliette Salvisberg

– Et de quoi parliez-vous?

– De tout, et toutes en même temps! Le but de la rencontre, c'était de se voir pour s'inviter, d'organiser des sorties, par exemple pour aller ensemble au théâtre de Carouge.

Ruth Piguet évoque ensuite un souvenir plus ancien:

– Il y avait aussi « Le Rapport », souvent autour de Julien Favre, paysan et capitaine des pompiers. Il était très roux, et il avait été surnommé Zinzin. Au « Rapport », fréquenté presque uniquement par des hommes, on discutait des affaires de la commune, de la pluie et du beau temps, et c'était l'occasion de vider quelques verres.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur les réunions des pompiers. René Stauffer est plein de souvenirs à ce sujet, mais ce sera pour le prochain cahier, car aujourd'hui, nous avons encore quelques sujets à évoquer, en particulier deux distractions aimées et pratiquées par les Vandœuvriens d'hier: la luge et les promenades dominicales.

La luge, la vraie « Davos » en frêne, solidement ferrée, ou le « lugeon » plus court et plus bas, souvent bricolé à la maison, sont presque des pièces de musée. Maintenant, on se glisse sur des luges en plastique, plus légères lorsqu'il faut remonter les pentes, et plus vivement colorées aussi. Mais pour les anciens, ça fait moins sérieux, moins solide...

Marguerite Lapierre a gardé un bon souvenir des jours d'hiver, des vrais hiver où il tombait une neige abondante:

– Nous allions faire de belles descentes dans les campagnes Favre, proche de l'école, et Suskin, un peu plus loin du côté de Meinier. Le soir, il n'y avait pas de voitures et nous descendions à toute vitesse la rampe de Pressy. Nous avions parfois, si la neige était tassée, assez d'élan pour remonter jusqu'à la fontaine de la Place. Parfois, nous faisons « bob »: un garçon à plat ventre sur

sa luge accrochait une seconde luge avec ses pieds. Sur ce «wagon» s'asseyaient deux ou trois filles. Et on partait ainsi à toute allure.

Un autre souvenir hivernal de Marguerite Lapierre concerne le patinage:

– Nous allions en famille patiner à la Pallanterie, où il y avait de grands étangs gelés et une baraque pour se changer, se réchauffer, visser les patins et boire une tasse de thé. Mais lorsque nous ne disposions que d'une heure ou deux, nous allions patiner sur un petit étang, derrière la ferme Pradervand, ou sur l'étang Tronchin, où est établi maintenant le golf. Lorsque nous allions chez Tronchin, nous prenions notre luge, pour faire une belle descente en rentrant au village.

Enfin, quelques mots sur les dimanches d'autrefois à Vandœuvres. On allait au culte, cela allait de soi, et les rares familles catholiques se rendaient à la messe à Choulex, avant la création d'une chapelle dans la commune de Vandœuvres.

Ruth Piguet, Irène Racine, Hélène Stauffer se souviennent de beaucoup de dimanches passés à la maison, en famille. Parfois on se rendait en visite chez des parents ou des amis. C'était simple, cordial et souvent très gai. Les enfants demandaient la permission d'aller jouer dans le jardin tandis que les adultes refaisaient le monde.

Pendant la dernière guerre, le dimanche était souvent occupé par le compte des coupons de rationnement et par les petits travaux de jardin. Parfois, on allait faire une promenade en famille dans la campagne environnante, on cueillait un bouquet de fleurs. En rentrant seulement, pour qu'elles arrivent bien fraîches à la maison.

Maria Jaquenoud se souvient de longues promenades avec son mari et ses enfants. Au printemps, on cueillait la dent-de-lion pour la salade du soir:

– Nous allions parfois jusqu'au Carre, puis on revenait par la Capite où l'on s'arrêtait pour boire un verre et donner un sirop aux gamins. Nous marchions beau-

coup, en discutant et en regardant le paysage. Puisque nous parlons de promenade, il convient de rendre un hommage au tram, qui fut longtemps, et pour beaucoup de Vandœuvriens, le principal moyen de locomotion mis à leur disposition pour se rendre en ville.

Lorsqu'on avait le temps, et que l'on n'avait pas trop de marchandises à transporter, on descendait aussi à Genève à pied ou à bicyclette. Mais il fallait remonter ensuite, et avec le vélo, c'était pénible. Certains se souviennent de la route de Frontenex par une solide chaleur caniculaire...

Le tram avait été installé en avril 1891 entre Rive et Jussy, passant par Chevrier et il était alors mû par la vapeur. Il fut électrifié en février 1902, et tout alla bien jusqu'en 1930. Alors commence sa disparition progressive. Le tronçon Chevrier-Jussy est abandonné en mai de cette année-là, et en 1938 c'est la disparition de toute la ligne entre Chevrier et la Croisée de Cologny. Les habitants de Vandœuvres doivent alors prendre un bus jusqu'à cette croisée, et là, changer de véhicule, pour prendre le tram qui descend en ville. En 1946, on supprime encore les rails entre la Croisée de Cologny et le Stade de Frontenex, et le 31 mars 1957, il n'y a plus de tram du tout entre le Stade et la ville.

Marcel Bianchi se souvient de la ligne 11, qui appartenait à une compagnie privée:

– On pouvait alors aller de Rive à Jussy en tram ! C'était un joli trajet à travers la campagne, avec beaucoup de détours. Le tram s'arrêtait sur la place de Vandœuvres, devant le temple, où il y avait une sorte de grand chalet en bois qui servait de station, avec un baromètre. La station a été démolie, mais le baromètre est resté.

Hélène Stauffer se souvient des transbordements de voyageurs:

– C'était assez ennuyeux, on était entassés dans le bus, lorsque j'allais à l'école en ville. Les rails du tram ont très rapidement été enlevés.

Marguerite Lapierre rit en évoquant le tram:

– Je me souviens surtout de lui, parce que j'ai dû souvent courir pour l'attraper lorsque j'étais en retard.

L'ancien maire, Robert Turrettini, se souvient de quelques visages:

– Le tram, c'est une partie de la vie des anciens Vandœuvriens. Il y avait dans ces voitures des personnages pittoresques, notamment un monsieur Dubois, qui devait être à l'époque chef du service social de la Ville de Genève. Il partait tous les matins avec un immense panier. Il était revêtu d'une houppelande, coiffé d'un grand chapeau noir. Nous, les gosses, nous lui demandions ce qu'il avait dans son panier, si c'était ses dix-heures. Mais il n'a jamais répondu, et nous n'avons jamais rien su. C'était un homme qui était très actif dans la paroisse.

Les souvenirs de Robert Turrettini au sujet du tram sont parfois critiques:

– Dans le tram, les gens se saluaient mais ne se parlaient pas. Parfois un adulte demandait à un enfant: «Tu es le fils de qui», le gamin répondait et l'adulte disait: «Ah oui». Et c'était tout.

Les enfants avaient une attitude particulière envers les personnes d'un certain âge. Robert Turrettini l'analyse:

– Ce n'était pas qu'on les respectait, mais on les craignait. C'est en tous cas ce que je ressentais, enfant, dans le tram.

Et il ajoute:

– On faisait passer de mauvais moments au contrôleur: sonnette d'alarme, et toutes sortes de pirateries. Jusqu'à ce que sa colère explose. Mais il faut reconnaître que le tram jouait un rôle important dans la vie de Vandœuvres, au même titre que la salle communale ou que le café. Après avoir fait revivre un instant cet ancien moyen de transport – on y revient aujourd'hui en créant une nouvelle ligne 13 entre Cornavin et Carouge – nous allons quitter ce domaine «technique» pour nous rendre auprès d'un poète, Emilia Cuchet-Albaret, qui a acquis une certaine notoriété littéraire.

AU PAYS DES PETITES JOIES

LE « pays des petites joies » chanté par Emilia Cuchet-Albaret, c'est Vandœuvres, c'est tout ce coin de terre qui s'incline vers la plaine dessinée par la Seymaz, et qui ose tourner le dos au lac.

Née en 1881, décédée en 1962, Emilia avait été éveillée très tôt à la poésie, en visitant une exposition d'estampes japonaises. Elle a dès lors beaucoup rêvé de voyages, mais en définitive elle a peu quitté le canton. Après son enfance à Confignon, elle s'est établie à Vandœuvres et y est restée. Travaux domestiques et méditations poétiques forment son univers quotidien.

Elle voue un véritable culte à Jean-Jacques Rousseau, dont elle dévore toutes les œuvres. Ce qui l'amène un jour à écrire un long poème, dont nous extrayons le vers le plus caractéristique: « Jean-Jacques, laisse-moi ce soir t'aimer un peu... ».

Elle est aussi en quête permanente de la foi de ses ancêtres huguenots, mais avoue ne jamais parvenir à la saisir.

Marcel Bianchi se souvient d'elle:

– Je l'ai vue plusieurs fois. Elle était en très bons termes avec ma mère; je pense qu'elles se sont connues dans leur jeunesse. Lorsque nous sommes venus habiter Vandœuvres, nous étions voisins, et je la voyais soigner ses fleurs dans son jardin, avec beaucoup d'attention.

Marcel Bianchi a chez lui plusieurs recueils de poèmes écrits par Emilia Cuchet-Albaret, surtout les premiers qu'elle a publiés. L'un d'eux est dédicacé à Mme Bianchi. Puis il nous parle du mari d'Emilia:

– Monsieur Cuchet avait à Genève une entreprise assez importante: il était marchand de combustibles.

Emilia a raconté une fois à Marcel Bianchi quelques épisodes de sa vie:

– Elle m'a dit qu'elle avait commencé des études de sciences à l'Université de Genève. Elle avait été l'élève de Chodat père, botaniste. Moi, j'ai étudié avec les deux

fils, Robert et Fernand Chodat. Emilia Cuchet-Albaret s'est entièrement consacrée à la littérature depuis son mariage. Son mari avait créé pour elle une petite maison d'édition, dont le siège était à Vandœuvres, sous le nom de « Bouquet d'images ». C'est ce qui a permis à notre poète de publier ses principales œuvres.

Marcel Bianchi relève encore que vers la fin du XVIII[e] siècle, la famille Cuchet était propriétaire à Vandœuvres d'un vaste domaine, qui allait du village jusqu'au chemin de l'Ecorcherie, englobant alors les propriétés qui ont appartenu ensuite aux Brocher, aux Lenoir et à quelques autres.

Le témoignage de Marcel Bianchi au sujet d'Emilia Cuchet-Albaret est d'autant plus précieux que beaucoup d'autres anciens avouent n'avoir presque pas connu ce poète. Pourtant Emilia fut fêtée pour ses 80 ans, en octobre 1961, à la salle communale. Norette Mertens et Roger Piguet avaient conçu pour la circonstance un spectacle original, avec la participation de presque tous les enfants entre 5 et 13 ans.

Du côté « officiel », on entendit un éloge prononcé par Robert Turrettini, qui était maire, et par Pierre Bouffard, qui était conseiller administratif de la Ville de Genève. Mais arrêtons-nous un instant au spectacle, qui contient des évocations rappelant la maison du poète :

> Il est, dans le village, une ancienne maison,
> « Aux Cardamines », c'est son nom.
> Or, avant d'entrevoir les cardamines roses,
> Au logis campagnard avant d'avoir frappé
> On découvre, tracé sur la porte encor close,
> Un message d'accueil et d'hospitalité.
> Un message très beau, qui nous fait deviner
> La maison du poète et nous la fait aimer.

Ce message a été lu aussi, en ce bel octobre 1961 – souvenez-vous, il avait fait beau et chaud durant tout le mois – et mérite d'être répété ici, parce qu'il fait désormais partie de la petite histoire de Vandœuvres. Le voici, tel qu'Emilia Cuchet-Albaret l'avait calligraphié et fixé à sa porte :

A toi passant, ami qu'un vent heureux amène,
A toi dont le cœur franc n'a d'envie ou d'orgueil,
Sous ce porche menu, dans ce petit domaine,
Aux Cardamines, bienvenue et simple accueil!

Le clos est humble... Joie et paix si tu demeures.
Que tes soucis, ta peine, au fil étroit des heures,
S'évadent, cependant qu'au jardin plein de chants
S'ouvre une rose mousse et s'égaie un enfant.

Si près du temple ancien, journée après journée,
Goûte cette douceur qui te sera donnée,
Respire, songe, vis, mais sens que tu te dois
De n'apporter ici que le meilleur de toi.

Et quand tu quitteras la halte campagnarde,
A toi nos beaux souhaits de fortune et d'ardeur.
Que Dieu bénisse tes chemins, ô voyageur,
Et qu'il préserve aussi de tout mal et les garde
Le verger, la maison, et le seuil, et nos cœurs.

Nous avons ici un poème qui résume en quelque sorte l'œuvre d'Emilia. C'est bien son style, sa forme de pensée, qui se retrouvent ici. Nous n'établirons pas la liste de tous les recueils qu'elle a publié, vous les trouverez dans les fichiers de toutes les bibliothèques genevoises. Mais nous prendrons congé d'elle en citant encore un bref poème plein de couleur et de parfum automnal, inspiré par la région de Vandœuvres:

Le cidre coule, avoine et blé sont au moulin.
Voilà cueillis tes fruits et fauché ton regain,
Automne plus royal que beau prince en carrosse!
Les noyers sont gaulés. La choucroute sent fort.
Il reste à retirer le soya de ses cosses.
Automne roux, vert jade et fauve au ciel bleu roi,
Brillant tel un époux à l'aube de ses noces,
Pourquoi serrer tant de silence autour de toi?

Nous voici au terme de ce troisième Cahier de Vandœuvres. Le prochain aura pour titre «La mairie, les pompiers, la voirie et quelques petits métiers». Nous y découvrirons encore des visages connus, et d'autres qui sont peut-être déjà un peu oubliés.

Jean-Claude Mayor

Juin 1994

Cahiers de Vandœuvres déjà parus:

Les Anciens de Vandœuvres
se souviennent de... leur école

Campagnes, arbres et bêtes, un décor quodidien

Prochain cahier:

La mairie, les pompiers, la voirie et quelques petits métiers.

Edité par la Commune de Vandœuvres